

La révélation du regard de l'autre Thérèse Rock-Picard et Arthur Lamothe

France Tardif

Number 85, Spring 2006

Des Montagnais aux Innus. L'histoire d'un peuple : « Utshiulnut ut luash Ilnut. Ilnut Utipatshimunuau »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7015ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Tardif, F. (2006). La révélation du regard de l'autre : thérèse Rock-Picard et Arthur Lamothe. *Cap-aux-Diamants*, (85), 27–31.

LA RÉVÉLATION DU REGARD DE L'AUTRE

THÉRÈSE ROCK-PICARD ET ARTHUR LAMOTHE

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCE TARDIF

Inue née à Betsiamites, Thérèse Rock-Picard fréquente les écoles québécoises de Baie-Comeau et de Sept-Îles, puis elle suit une formation professionnelle de secrétaire bilingue, à Québec. À l'époque, c'est le chemin tracé par le ministère des Affaires indiennes pour les jeunes filles autochtones. Et comme elle parle déjà ilnu, Thérèse Rock-Picard devient en fait trilingue. Par la suite, elle revient à Betsiamites travailler pour Hydro-Québec lors du développement du barrage Manic-5, puis dans un centre de main-d'œuvre du gouvernement fédéral et ensuite pour les services sociaux de la Côte-Nord comme agente de liaison. Elle collabore avec le cinéaste Arthur Lamothe à partir de 1974. Elle travaille sur la «Chronique des Indiens du Nord-Est du Québec», dont *Carcajou et le péril blanc*, durant deux ans, en participant au tournage, à la traduction, au montage et à la postsynchronisation. Elle travaille en cinéma à «temps perdu», parallèlement à son emploi rémunéré de conseillère sociale dans un institut situé à La Macaza, au nord de Montréal, dans les Laurentides. Ce centre de formation préparatoire au collégial et à l'université est affilié au Collège Ahuntsic. Par la suite, elle entre au service du Conseil attikamek-montagnais à Québec, puis du Conseil de bande de Betsiamites pour les affaires communautaires. Elle se marie en 1977 et revient vivre à Betsiamites, en 1980. Elle a eu deux enfants, dont un garçon, l'aîné, est décédé il y a dix ans. Sa fille, âgée de 24 ans, a elle-même une fille de deux ans dont ses grands-parents sont très fiers : «C'est comme regarder une fleur pousser et s'embellir». Madame Rock-Picard travaille aujourd'hui au Centre d'emploi et de formation de Betsiamites. Sa grande connaissance de la langue ilnu l'amène encore à faire de la traduction à l'occasion.

France Tardif : Comment avez-vous rencontré Arthur Lamothe?

Thérèse Rock-Picard : Je vivais alors chez mes parents avec mes huit sœurs et mes deux frères. Tôt, un dimanche matin, un Blanc frappe à la porte. Nous sommes certains qu'il vient voir notre père, mais non, c'est moi qu'il veut rencontrer. Arthur Lamothe arrive avec

un scénario de film préparé en collaboration avec l'anthropologue Rémi Savard. C'est le curé du village, le père Houle, qui lui a suggéré de venir me voir, car il cherche quelqu'un qui connaît bien les gens de la communauté, qui peut le conseiller sur les personnes susceptibles de participer à son film et assurer le lien entre l'équipe de tournage et les Ilnus.* Grâce à mon poste d'agente de liaison pour les services sociaux, je corresponds tout à fait à ce profil. Il me présente son projet : recueillir la version des Ilnus sur la dépossession de leur territoire. Il veut rencontrer des gens qui ont vécu sur le territoire ancestral, près de Manic-5 et plus haut. Je suis très

Adéline Ashini de Scheffer-ville, décédée en 1993, est une source d'inspiration pour Thérèse Rock-Picard. (Photographe inconnu).



étonnée de voir un Blanc connaître si bien les Autochtones, en particulier les Ilnus, leurs légendes, leurs rituels. Pour ma part, à cette époque, je ne connais que vaguement ces éléments de ma culture. Arthur a le don de raconter, c'est un vrai pédagogue. Je suis donc tout de suite emballée et j'accepte sa proposition. Ma participation permet de régler le problème important de la communication puisque je parle ilnu et français. Je servirai aussi d'interprète.

F.T. : Comment cela se passe-t-il? Vous commencez par entrer en contact avec des familles ilnues pour le film?

T.R.-P. : J'entre en contact avec plusieurs familles. Arthur et moi allons les rencontrer : Pascal Bacon, Adélarde Saint-Onge, Narcisse Collard, Henri Picoutlaigan, Pierre Vachon, Pierre Picard et Barnabé Vachon. Ils acceptent d'aller à Manic-5 pour raconter leur mode de vie, montrer où ils ont été élevés, où ils ont chassé, où ils ont élevé leur propre famille et comment ils ont été dépossédés de leurs territoires au profit des projets de barrage et d'industries diverses. Barnabé Vachon, par exemple, a perdu son territoire familial et il a dû se rabattre sur un espace plus près de la côte, au-dessus de Manic-2, l'ancien territoire de Joseph Desterres.

F.T. : Arthur Lamothe capte les scènes en direct, dans le milieu de vie des Ilnus qui s'expriment dans leur langue. Il va jusque sur le territoire ancestral, à Matimekush (près de Schefferville). Participez-vous à l'ensemble du tournage?

T.R.-P. : Oui. Arthur voulait aussi rencontrer des Ilnus d'autres communautés, ceux de Uashat mak Mani-Utenam (près de Sept-Îles), ceux de Matimekush et de la Basse-Côte-Nord. Il propose de monter jusqu'à Schefferville par le train qui part de Sept-Îles et emprunte l'ancien chemin des Ilnus vers leurs territoires de chasse. Son idée est d'y aller avec des aînés qui ont connu la vie nomade, afin qu'ils puissent raconter en route comment ils vivaient et comment ils ont été dépossédés de leurs territoires. Ce voyage a lieu pendant mes vacances, alors je demande à Arthur si je peux me joindre à son équipe. Il accepte mon offre avec plaisir. Je participe donc à la préparation du voyage, principalement en ce qui a trait aux victuailles. Christine Volland et moi préparons de la nourriture, car le trajet en train dure treize heures et nous sommes plusieurs à voyager ensemble. Durant tout le voyage et le tournage, je m'occupe de la traduction en plus d'aider à d'autres tâches. À Schefferville, je suis bien accueillie, car mon père, qui a été élevé au bord de la rivière Moisie, est connu là-bas. De plus, je retrouve des filles de mon âge que j'avais rencontrées au cours de mon travail pour les services sociaux, dont Madeleine Ashini.

F.T. : Cette rencontre avec Arthur Lamothe et ce travail en cinéma ont-ils été marquants pour vous?

T.R.-P. : La rencontre avec Arthur Lamothe a tout simplement changé ma vie. Il m'a permis de me découvrir tout en m'instruisant. Sans lui, je serais une Québécoise aujourd'hui. J'ai travaillé en dehors de mon

Partie de cartes entre Ilnus, dans le train qui conduit de Sept-Îles à Schefferville. À gauche, en haut, M^{me} Arthur Volland (Neminem), en bas, Marie St-Onge. À droite, en haut, Thérèse Rock-Picard, en bas, Christine Volland. Tournage du film *Mistashipu* (La Grande Rivière) d'Arthur Lamothe, dans la série «Chronique des Indiens du Nord-Est du Québec», premier volet : *Carcajou et le péril blanc*; 1974-1976. (Photographe : Serge Giguère).





Marie-Madeleine Vachon (Matiushis) gratte la peau de caribou pour la débarrasser des impuretés. Tournage du film *Mushuau Innu* (L'homme de la toundra) d'Arthur Lamothe, dans la série «Chronique des Indiens du Nord-Est du Québec», deuxième volet : *Innu Asi* (La terre de l'homme), 1974-1976. (Photographe : Serge Giguère).

village et j'ai étudié dans les écoles québécoises. À l'école, dans le cours d'histoire du Canada, il n'était pas question des Inus. Par conséquent, pour moi, mon peuple n'avait pas d'existence. C'était une nation en équilibre dans l'espace. Nous ne faisons pas de bruit, nous vivions, c'était tout. Je ne m'étais jamais identifiée non plus aux Iroquois dont on parlait dans les livres d'école. Pendant les tournages, tout un chacun se racontait. J'ai entendu l'histoire de mon peuple dans sa version originale et j'en ai eu des frissons dans le dos, car ceux qui l'ont vécue n'en parlaient pas de façon pitieuse. J'ai découvert l'histoire de ma nation, j'ai découvert mon monde. Arthur Lamothe m'a ouvert la porte de la grande école de la vie et de l'histoire des Inus. Ça a changé mon identité : je n'étais plus une petite sauvagesse. J'avais appris notre religion, nos coutumes, nos traditions. J'avais compris que nous sommes un peuple, avec toutes ses caractéristiques, mais que nous avons été amenés à l'ignorer.

F.T. : Cette période a dû être extraordinaire pour vous.

T.R.-P. : Oui, mais en même temps j'étais choquée. Moi, la relationniste d'Arthur Lamothe, j'étais blessée et frustrée de savoir tout ce que j'avais perdu, ce que mon père et ma mère ne m'avaient pas appris parce que mon père travaillait déjà pour les Blancs. Je savais que je ne verrais et ne ferais jamais tout ce que mes ancêtres ont fait, la vie nomade, la vie de chasse et de trappe. Je vous donne un exemple de ce que je veux dire. Un jour, Arthur, son frère et sa nièce en visite au Québec vont à la chasse au caribou avec Do-

minique Ashini, le frère aîné de Madeleine. Elle et moi sommes du voyage et Dominique nous appelle «des deux princesses d'Europe», car nous n'y connaissons rien. Il tue deux caribous et les amène à sa femme, Stella McKenzie, sans un mot et il se retire. Il la laisse toute seule pour le travail de dépeçage, je n'en reviens pas, je suis fâchée. Mais Stella se met au travail : elle débite les caribous à la hache comme si elle maniait un couteau. Puis elle prépare des ballots pour le transport de la viande, car nous sommes en haut d'une montagne. Les «deux princesses d'Europe» participent à la corvée en portant aussi leur ballot, comme un sac à dos tenu par une corde passée sur un bout d'écorce placé sur la tête, et elles commencent la descente avec les autres. Le chemin est très difficile, nous enfonçons parfois dans la tourbe jusqu'aux genoux. Les autres prennent de l'avance, de sorte que nous nous croyons perdues, Madeleine et moi. Puis le frère d'Arthur vient à notre rencontre et offre de finir le transport de nos ballots. Je refuse, je veux aller jusqu'au bout de ma tâche. À l'arrivée, je suis crevée et j'ai l'impression que mon cou est entré de trois pouces dans mon corps. Au souper, nous mangerons du foie de caribou, mais il n'y a pas de pain. Alors Stella ouvre un sac de farine et prépare de la banique à même le sac, sans perdre de farine et en prenant juste la quantité dont elle a besoin. Je suis ébahie devant le sens de l'organisation de Stella, une qualité très féminine. Puis, le frère et la nièce d'Arthur (originaires de France) vont chercher des cèpes (champignons) dans la forêt et ainsi le menu est complet. Mais nous, les Inus ne mangeons pas de champignons. Nous croyons à l'époque que c'est du poison.

ARTHUR LAMOTHE

Arthur Lamothe naît en Gascogne, en 1928, et il arrive au Québec, en 1953. Il étudie l'économie à l'Université de Montréal, puis il travaille à l'Office national du film du Canada de 1961 à 1966. Il réalise son premier film en 1962 : *Les bûcherons de la Manouane*. Bientôt, il s'intéresse au sort des Amérindiens et prépare un projet qui le mènera à la Manicouagan, au Labrador et sur la Côte-Nord. Travaillant souvent avec l'anthropologue Rémi Savard, il réalise un cinéma unique, un cinéma direct, allant filmer les Ilnus chez eux, leur donnant la parole afin qu'ils racontent l'histoire de leur peuple à partir de leur propre point de vue. *Carcajou et le péril blanc*, une série de treize longs et moyens métrages réalisés entre 1973 et 1983, constitue un modèle du cinéma ethnographique. Cette chronique offre un trésor de renseignements sur la culture et le peuple ilnus : vie traditionnelle, passage au monde moderne, refus de l'assimilation, dépossession, revendications identitaires et politiques. À l'occasion d'une rétrospective des œuvres d'Arthur Lamothe, en mars 2005, à la Cinémathèque québécoise, Pierre Verronneau, conservateur du cinéma québécois et canadien, affirme que ce cinéma a su adopter les modes fondamentaux de la culture autoch-

tone : l'expression orale et la vie nomade. Il a marché avec eux sur leur territoire, il a enregistré l'histoire des nombreuses usurpations commises par les Blancs, tout en fixant sur pellicule plusieurs rituels, traditions, légendes et savoir-faire ancestraux. Le parcours d'Arthur Lamothe est parsemé d'honneurs. L'Université Laval lui a décerné un doctorat *honoris causa* en sciences sociales, le 18 juin 2005. Il a été nommé chevalier des Arts et des Lettres de France et membre de l'Ordre du Canada, en 1996, il a reçu le prix Albert-Tessier du Québec, en 1980, pour ne mentionner que ceux-là. Le festival Présence autochtone lui a rendu hommage, en 2004. En plus de réaliser quelques fictions et d'autres documentaires à caractère social, pédagogique et politique, notamment sur l'exploitation des travailleurs, Lamothe a joué un rôle de premier plan dans le développement du cinéma québécois. Il a été le président-fondateur de la Société générale cinématographique (1965) et des Ateliers audiovisuels du Québec (1970). Au printemps 2005, il a achevé la production de deux séries regroupant ses films sur la vie des Ilnus : une série de 81 vidéos intitulée *Archives amérindiennes* et une autre de treize documents, pour le réseau APTN, intitulée *Mémoire antérieure*. ♦

De gauche à droite, Guy Borremans (caméraman), Arthur Lamothe (réalisateur) et Serge Beauchemin (ingénieur du son). Durant le tournage, sur le territoire de chasse de Marcel Jourdain; 1974. (Photographie : Serge Giguère).



De retour chez madame Ashini, la mère de Madeleine, je lui dis que j'admire sa bru, mais que je l'envie aussi. Dans toute la richesse extraordinaire de sa philosophie, madame Ashini me dit : «Ne dis pas ça. Tu ne peux pas envier sa vie puisque tu ne la connais pas. Stella a été élevée dans une famille de chasseurs et de trappeurs, tout ce qu'elle a appris vient de son père, de sa mère, du territoire. Toi, tu es allée à l'école, tu as appris à lire, à écrire, tu parles et tu écris l'ilnu et le français. Stella n'a pas à t'envier non plus. Vous avez connu deux mondes différents. Vous êtes différentes, mais vous êtes égales.» Je comprends alors ma richesse de connaître trois langues. Je comprends aussi que le plus important, c'est de conserver ma langue, car elle me rapproche de ma culture. Je ressens toute mon amertume, cette bonne rage qui me permet de rester en contact avec ma culture en utilisant ma langue. C'est comme pour le transport du ballot dans la montagne : mon orgueil m'a donné la force d'accomplir ma tâche jusqu'au bout.

F.T. : Cette rencontre avec madame Ashini a également été importante pour vous?

T.R.-P. : Très importante. Elle avait alors 70 ans. Elle avait toujours eu une bonne relation avec les Blancs. Elle était très catholique et ses premiers contacts avec le curé de son village lui ont montré le chemin vers les Blancs. Elle les recevait. Elle avait un très bon jugement. Si on lui parlait d'un problème, elle nous renvoyait une image claire de la situation en utilisant les valeurs communautaires. Elle me disait : «Tu ne peux pas envier ce que tu ne connais pas, mais tu peux observer et apprendre.» Quand madame Ashini me parlait de sa vie, de ses enfants, de la vie d'autrefois, je me sentais dans un état second : sa profondeur et son authenticité entraient en moi.

F.T. : Croyez-vous que le cinéma est un art pertinent pour les Ilnus?

T.R.-P. : Oui, car nous sommes un peuple de tradition orale. Le cinéma permet de mettre notre langue en images et d'entendre ce que nous avons perdu, la «langue du territoire», tous ces mots ilnus qui parlent de la chasse, de la trappe, du territoire, de la vie en forêt. Si nous n'allons plus en forêt, nous perdrons ces mots, car ils ne peuvent désigner une autre réalité.

F.T. : Les films ont été tournés il y a maintenant une trentaine d'années. Est-ce que les jeunes les connaissent?

T.R.-P. : Les films d'Arthur sont dans les bibliothèques des écoles ilnues. Les professeurs



Thérèse Rock-Picard chez elle à Betsiamites, en compagnie d'Arthur Lamothe, en juin 2005. (Photographe : Nathalie Gressin).

les utilisent dans certains cours. Alors, la plupart des jeunes ilnus connaissent ces films. Ceux qui ont plus de vingt ans aujourd'hui les ont vus à la télévision sur le réseau APTN (Aboriginal Peoples Television Network). D'ailleurs, ce réseau les présente à nouveau ces temps-ci et ils sont très appréciés. On pourrait utiliser davantage ces films, par exemple celui où Marcel Jourdain explique à son petit-fils comment faire un piège à martre. Cependant, il y aurait un problème de communication à cause de la langue du territoire : il faut des notions de chasse et de trappe pour comprendre les mots. Par conséquent, il est préférable qu'un aîné ou une personne qui connaît la langue du territoire soit présente lors du visionnement. Cette série de films est très précieuse parce que les scènes sont authentiques. On m'a souvent posé des questions, car les gens croient que ce sont des mises en scène. Il n'en est rien. Tout a été filmé comme ça s'est passé. ♦

Entrevue téléphonique réalisée le 12 juillet 2005.

* M^{me} Thérèse Rock-Picard utilise le mot ilnu.

France Tardif est consultante en muséologie.

Pour en savoir plus :

Deux hommages à Arthur Lamothe: Thérèse Rock-Picard et Réginald Vollant, document audiovisuel réalisé par Denis Bellemare et produit par la Boîte Rouge Vif, 2004, VHS (46 min), couleur.

Site Internet du cinéaste Arthur Lamothe : <http://arthurlamothe.free.fr>